

## **La belle rose**

*H. POURRAT, Trésor des contes, I, 229-241.*

Il y avait une fois un pauvre homme, un petit paysan, si pauvre qu'il devait, comme on dit, et au chien et au loup. Il n'avait même pas un habit pour se faire brave et aller à la ville. Aussi n'y allait-il jamais.

Enfin, à force de bon courage, grattant et regrattant la terre, il mit quelques sous de côté ; il paya ses dettes, il se remonta. Et à l'arrière-saison il eut un veau à aller vendre. Alors le jour de la grande foire, il partit pour la ville, si mal nippé fût-il.

Avant de partir, il prit les commissions de toute la maisonnée. Il avait trois filles : Marguerite, Julienne et Rose, ses trois fleurs, donc, comme il disait. Et il les aimait chèrement toutes trois. Avec quelque fâveur de cœur, pourtant, pour la plus jeune: parce qu'elle avait bon courage, comme lui; ne se donnant jamais aucune importance, vaillante, point difficile, et trouvant tout bien assez bon pour elle. Bonne à voir, et au demeurant, bonne à pratiquer ; de sorte qu'on avait envie de lui chanter comme dans la chanson :

*Belle rose du rosier blanc,  
Charmante rose du printemps !*

Devant la porte, donc, tenant la corde du veau : « C'est la première fois que je vais à la foire, leur dit-il : que faut-il que je vous rapporte? »

Et Marguerite dit : « Un bel habillement, qui soit couleur de lune! »

Et Julienne dit : « Un bel habillement, qui soit couleur de soleil ! »

Et Belle-Rose ne dit rien.

« Mais toi, m'amie, que veux-tu de la ville ? Un bel habillement de soie, d'argent et d'or, comme tes sœurs? »

Rose, elle, ne songeait pas à soi, à sa parure : elle se disait qu'elle avait le lait à battre en beurre, et ensuite à cailler le fromage.

« Allons, m'amie, dépêche-toi de dire!

- Mon père, je ne veux rien.

- Je ne partirai pas que tu n'aies dit !

- Eh bien, mon père, puisqu'on m'appelle Rose, rapportez-moi donc une rose. »

Elle n'avait pas pris garde qu'on était déjà dans l'arrière-saison. De roses, il n'y avait plus guère. Cela tracassa le père, tout le long du chemin. « Mais, songea-t-il, à la ville, dans quelque jardin de bourgeois, sa rose, je la verrai peut-être? »

Le veau vendu, il trouva à acheter les deux habillements, couleur de lune et couleur de soleil. Et il aurait donné beaucoup de son argent, mais la rose, - la rose, il ne la trouva pas.

Il lui fallut reprendre sans rose le chemin du logis. Cependant le temps s'était couvert, la bise s'éleva, les nuées montèrent, et la neige se mit à tomber à grosses pattes.

Tout de suite elle prit ; il fit mauvais marcher. Le pauvre homme s'était trop attardé à chercher cette rose. La nuit venait. Il voulut couper à travers des terrains de bruyères. Voilà qu'il perdit son chemin.

Il marcha, il marcha ... Il était tout mouillé et il n'en pouvait plus. Autour de lui s'étendait un pays qu'il ne connaissait pas, de brandes, d'étangs, de bocages.

Mais il ne songeait qu'à cet ennui qu'il avait de revenir sans rapporter la rose à sa plus jeune, alors que les deux autres avaient chacune ce qu'elles avaient souhaité. Puis tout à coup il se disait : « Elles vont croire, elles et ma femme, que des voleurs m'ont arrêté sur la grand'route, et que pour me prendre ma bourse, ils m'ont pris d'abord ma vie ... Du reste, vais-je pas la perdre? Je ne sais plus trop où je suis ... La fatigue va me surmonter. Encore un moment, je m'affale dans cette neige; et je suis pour y rendre l'âme.»

Alors qu'il commençait de se désespérer, tout trempé, tout appesanti, tout accablé, soudainement, à travers les mouches de neige qui volaient, il aperçut une lumière. Cette lumière lui rendit courage. Il ramassa ses forces, il marcha encore.

Bientôt il arriva à un château illuminé.

Le portail se trouvait grand ouvert. Le pauvre homme n'était pas hardi. Il balançait. Mais nécessité commande. Il fallait ou rentrer, ou tomber sur la place.

Il entra dans la cour. Il monta les degrés. Toutes les portes étaient ouvertes. Cependant, personne ne se montrait. Comme c'était étrange ... Il appela doucement, puis plus haut ; pas de réponse. Il fit encore trois pas. Il avait froid et il avait faim, au point de se sentir près de défaillir. Voyant dans une salle le feu allumé, la table mise, il avança encore. La soupe fumait dans la soupière. Il osa s'asseoir et se servit une écuelle. « En mangeant, je serai plus hardi. » La soupe mangée, il fit chabrol en versant un verre de vin dans son bouillon. Ragaillard, il s'attaqua à un poulet rôti, dont le fumet lui montait aux narines, mangea ce qui se trouva devant lui, jambon à la gelée et tarte aux poires, vida même la bouteille ...

Après cela, devenu un autre homme, il eut bien l'esprit d'entrer en une chambre qui faisait suite. Il se dépouilla de ses habits, déjà à moitié secs, les disposa devant le feu, se mit lui-même au lit, - un lit de plume, à couette chaude, - et sans plus s'inquiéter de ce que personne ne se montrait, il s'endormit.

Il fit sa nuit sur les deux oreilles. Au matin, s'étant vêtu, il chercha partout quelqu'un à qui présenter son excuse et son remerciement. Et il ne put trouver âme qui vive.

Que penser de ce lieu et de ce qui s'y passait? Il sortit du château ...

Voilà que là, au coin de la porte, il avisa un rosier, et qui, malgré la neige de la nuit, venait de fleurir. Oui, ce rosier portait des roses en boutons ou à peine ouvertes, grosses et rouges comme des œufs de Pâques.

Il balançait bien encore. Mais cette rose lui faisait tant envie !

Allait-il rentrer sans rien dans les mains pour sa plus jeune, pour elle toute seule, alors qu'il avait devant lui cela même qu'elle lui avait demandé? C'était bien pour le mettre en défiance, l'étrangeté du lieu. Il se vit cependant donnant la rose à sa chère Rose et lui contant son aventure. Finalement, il ne put y tenir.

Choisissant entre les fleurs, de son couteau il coupa la plus belle.

Ha ! Comme il aurait dû garder plus de discrétion et de sagesse ! Qu'était-il allé chercher là, le malheureux !

Devant le rosier, comme sortie de terre, une bête venait d'apparaître. Si laide à voir, si faite pour donner le dégoût et l'effroi, qu'il lâcha le couteau. La gueule comme d'un chien mâtin, les pattes comme d'un lézard, le corps, la queue comme d'une labrune, - comment dit-on de ces bêtes tachetées de jaune qu'on craint tant, qui vivent sous la mousse dans les trous de la terre? Une salamandre ...

« Tu es entré dans mon logis, fit cette bête, tu as bien mangé et bien bu, tu t'es séché: au chaud, tu as dormi. Pour tout remerciement, t'en allant au matin, de mes bouquets, tu coupes le plus beau ! Ta dernière heure est venue, malheureux ! »

La gueule bavarde, elle avance sur l'homme. Lui, tout tremblant, recule. Sans bien trouver ses mots, il reconnaît son tort, offre de le racheter, propose à la bête sa bourse, ou encore ce qu'elle voudra de son avoir.

« Tu parles pour rien, dit la bête. Mais n'as-tu pas des filles ?

- J'en ai trois. J'ai coupé cette rose pour celle qu'on appelle Belle-Rose.

- Eh bien, écoute : dans huit jours, et samedi pour samedi, si tu ne veux payer pour elle, qu'une de tes trois filles vienne ici pour se rendre à moi. Entends-tu ?

- Oui, j'entends ...

- Emporte cette rose, puisque tu l'as coupée. Quand ta fille arrivera, qu'elle en coupe une autre. Je lui apparaîtrai ... Après cela, à elle de faire, si elle sait, ce qui sera attendu d'elle. » Il n'y avait pas à plaider. La bête, au demeurant, venait de disparaître. Ne restait au pauvre homme qu'à se remettre en route.

Et il s'y remit tout pensif et dolent. « Cette bête, qu'est-ce qu'elle attend de ma fille? Qu'est-ce qu'elle entend faire de mon enfant, de ma petite ? »

Il ne se demandait même pas quelle serait celle qui irait au château de la bête. Il le savait d'avance. De ses trois fleurs, il voyait celle qui ferait fleurir le bon courage tout dévoué, comme un rosier fait fleurir la rose. Et le frisson le parcourait, tandis qu'il allait cheminant. La neige, fondant des branches, lui gouttait dans le cou ; et il ne savait pas que c'était de la neige ; il butait du pied aux cailloux, et il ne savait pas que c'étaient des cailloux, il faisait voler les

linots du buisson et il ne savait pas que c'étaient des linots. Il en était toujours à la minute où avait paru l'affreuse bête, et à la terrible parole qu'elle avait dite. « Qu'est-ce qu'elle attend de ma fille ? De mon enfant, qu'est-ce qu'elle fera? »

Enfin, il arriva chez lui, secoué de tremblements, le blanc de l'œil tout jaune. Et défait comme s'il avait pris dix ans d'âge. Sa femme, ses filles, crurent que c'était la fatigue, qu'il s'était marié, à la nuit, dans les neiges. Elles auraient voulu lui faire manger un peu de viande. Mais lui, il ne voulut que boire. Et ne boire qu'un verre d'eau fraîche. Il s'assit là, devant le feu.

La Marguerite et la Julienne, cependant, lui demandèrent s'il avait acheté leurs beaux habillements de lune et de soleil. Il les tira de son sac. Il les leur donna.

« A toi, ma pauvre Rose, je te rapporte cette rose que tu m'as demandée. Mais elle nous coûtera plus cher que les beaux habits de tes sœurs ! »

Alors, il commença de les mettre au fait de ce qui lui était arrivé.

« Et pour finir, cette bête m'a dit qu'elle viendrait me prendre. Elle me dévorera si, à huit jours d'ici, je ne lui ai donné une de mes trois filles. »

Personne ne parlait plus. Il n'y avait que le feu au noir de la cheminée qui faisait son bruit.

« Moi, fit la Marguerite, je ne pourrais jamais entrer dans ce château que mon père vient de dire, et où tout se fait sans qu'on y voie personne.

« Et moi, fit la Julienne, je tomberais morte sur le chemin rien qu'à l'idée de cette bête qui va se montrer ... Pourquoi faut-il que Rose ait eu cette triste envie d'une rose?

- Ha oui, reprit la Marguerite, être allée demander cette rose a mis le père dans le malheur !...

- Ce sera moi qui irai au château, fit Rose, sans pouvoir se tenir de pleurer. Vous êtes dures de me le dire : mais de vrai, c'est par moi que peine et angoisse sont venues à mon père: l'heure venue de payer, j'irai trouver la bête. »

Comme ils passèrent, ces huit jours ! Longs à passer et si vite passés. Dans la chambre des peines, dans la chambre des larmes ...

Vint le matin où Rose avec son père prit le chemin du château de l'effroi. Et lui y retournant, il butait aux mêmes cailloux, s'accrochait aux mêmes buissons, à cause de ces mêmes pensées qui se levaient en sa cervelle. « Que fera-t-elle de ma fille, cette bête ? A son commandement elle aura notre Rose.

Belle-Rose, ma grande fille toute bonne, qui m'apportait l'écuelle de soupe à midi, au bord du labour. Et cet été, lorsque je faisais la moisson, elle était tout derrière moi, liant les gerbes. Je me retournerai, et plus jamais je ne la verrai là, me riant de ses yeux. Ha, les soirs, quand J entendrai les garçons chanter sur le chemin :

*Belle rose du rosier blanc*

*Charmante rose du printemps !*

je sentirai mon cœur qui s'en ira de moi. »

Ils arrivent sans parler au château de la bête. Ils entrent dans la cour. Portes toutes ouvertes, tables toutes servies. Même on voit la soupière qui fume. Mais Rose est allée droit à ce grand beau rosier : elle y coupe une rose.

Aussitôt, la Bête apparaît.

Ho, cette bête, ces gros yeux ressortis, tout pleins de rouge, ce mufler où pend la bave, cette peau grenue comme d'une oie, mais gluante comme d'un crapaud. Si répugnante et effroyable à voir que la pauvre Rose frémit de tout son corps.

Cependant les yeux de la bête se faisaient tout bons, tout suppliants. Et elle parla avec une douceur, comment dire, d'amitié ...

« Est-ce toi, Belle-Rose?

- Oui... Rose, c'est moi ...

- Ne crains pas, si des choses en ce château t'étonnent. Je voudrais tant qu'il y en eût une plus grande pour t'étonner un jour. Rose, tout sera tien dans le logis. Comme ton père y a passé sa nuit, tu y passeras tes moments. Même tu trouverais le bonheur pour tout ton âge, si tu savais le prendre comme il veut qu'on le prenne ... Voilà, quand tu désireras me parler, te faudra couper une rose. »

Là-dessus, la bête soupire et disparaît.

Rose et son père passèrent trois journées tous deux ensemble en ce château. Ils ne voyaient personne, mais la table était mise et les lits faits toujours. Aux trois angélus, ce qu'ils désiraient pour manger, ils le trouvaient servi sur table. Mais ils ne pensaient pas tellement à manger. Ils vivaient de la vie des châteaux, autrement mieux qu'en leur pauvre maison ; et ils n'auraient voulu qu'être dans leur maison: sans idée de se séparer, sans ce poids-là pour peser sur le cœur.

Le père pourtant fut bien forcé de repartir. Rose même le lui demanda, en songeant à sa mère. Il repartit, il alla pousser la charrue, à la queue des vaches. Et il ne savait toujours pas comme il en irait, de sa Rose et de cette bête.

« La bête a parlé doucement, mais peut-être qu'elle a la gueule noire de mensonge. Et que veut-elle dire avec ses paroles qu'on ne comprend pas? Oui, qu'attend-elle de ma fille? Mon enfant, cette pauvre chair baptisée, qu'il m'a fallu

laisser au pouvoir de la bête ... Ha, je sais bien que dans les yeux de Rose, se voit son ange qui lui fait compagnie. Mais même si la bête n'est pas une bête toute bête, saura-t-elle voir l'ange de Rose, et qu'elle est toute bonté et tout soleil? »

Ainsi se parlait-il en retournant, le long des champs, et par moments il se sentait le cœur moins lourd.

Rose l'avait accompagné jusqu'au portail. Puis elle revint au rosier qui montait là, sitôt l'entrée, tout comme le secret et l'âme du château. Elle en coupa révérencieusement une rose ...

La bête aussitôt reparut.

Rose aurait désiré que lui fût fait comprendre ce que la bête espérait d'elle. Repensant à ses yeux, à sa voix, à son dire, elle en avait quelque peu compassion. Elle n'aurait pas pu la toucher de la main, mais elle aurait aimé l'assister en ses peines.

La bête la voyait en ce grand bon vouloir, si secourable et claire et bonne. Et la plus belle qu'on pût voir sous ce rayonnement!

« Merci à vous d'avoir hébergé mon père, avant que je l'aie laissé repartir, dit Rose. Je vous ferai toute la courtoisie que je pourrai.

- Rose, ce que tu dis, l'as-tu bien dans le cœur? Que tu es bonne de ne pas te fâcher de ma laideur, ô belle Rose. »

La bête s'était couchée à ses pieds, devant le rosier et la regardait doucement, les yeux arrêtés sur les siens. Et elle demeurait là disant des choses si tendres, si tristes, que Rose se sentait peu à peu attachée à elle.

« Je sais ce que je suis, que j'ai mérité d'être ; bête d'effroi, bête d'horreur, qui doit te faire frissonner plus que l'aragne et le crapaud. Et toi, Rose, ma Rose, tu

as pourtant compassion de moi !. .. Si tu pouvais me deviner ... Mais pour un mot de plus, je tue toute espérance ...

La bête la regardait, soupirant, gémissant, et des larmes coulaient de ses yeux. Des malignes, comme il y en a, n'auraient fait que rire d'elle. Mais Rose, c'était la sainteté de la bonté. Malgré son frisson, rendant le regard d'amitié, elle trouvait les paroles qu'il fallait dire pour adoucir le malheur de la bête. Elle lui promettait de ne jamais se rebuter de sa présence, et de lui demeurer amie.

« Pour chose qu'il advienne, je ne vous abandonnerai pas. - Écoute, Rose, j'ai foi en toi. Dans un peu de temps, je te donnerai trois jours. Tu iras voir ton père, ta mère, ta maison. Mais le troisième jour, promets-le-moi, tu reviendras ici. »

« Mon Dieu, se disait Rose, dans quel sort me serai-je mise ?

Non seulement prisonnière sur parole en ce château, mais prise d'amitié maintenant pour la bête. A cause de sa plainte, je n'ai su m'en défendre. Quand elle me regarde, je vois monter sa détresse en ses yeux. Sûrement il y a quelque secret; qu'elle ne peut me dire. Mais moi, je ne peux pas non plus le deviner. »

La pitié la travaillait si fort qu'elle voulut s'éloigner un peu.

Elle rappela donc à la bête la promesse faite de la laisser trois jours chez elle.

« Ces trois jours, je vais me languir de toi, Rose, ma Rose, dit la bête. Quand je n'aurai plus ta présence ni ton regard, je me dessécherais, comme le foin qu'on a fauché, qui sèche sur la terre. Va donc, puisqu'il faut que tu ailles! Je me fie à toi, pour le prompt retour; je risque mon malheur, je m'en remets à toi. Si tu savais le don qui est en toi et la foi que je garde ... »

Lorsque Rose se présenta sur la porte de sa maison, comme ses père et mère l'embrassèrent, et ses sœurs ! En gens qui avaient cru ne jamais la revoir. Et elle,

la pauvre, elle leur demandait de lui pardonner tous ces chagrins qu'elle leur avait apportés.

On la questionna, sans trop oser la questionner, sur le château. C'est-à-dire sur la bête. Elle dit qu'elle n'y avait jamais senti qu'on lui voulait de mal ; que la bête avait des regards comme une personne; qu'elle aurait même mérité qu'on s'attachât à elle, de cœur et d'affection ...

Les trois jours passèrent vite, où on la fêta tant qu'on put.

Les parents avaient le cœur plus à l'aise, après ce que Rose avait dit que la bête n'était pas méchante. Seulement, leur crainte levée, ils ne voulaient plus trop la laisser repartir.

Ils la pressèrent tant, avec tant de prières, tant d'instances, qu'elle passa encore la nuit à la maison. Elle devait de bon matin regagner le château. Mais ils s'ingénierent à la retarder; ce ne fut que dans l'après-dînée qu'elle put se mettre en chemin.

Elle arriva au château de la bête vers la chute du jour. Tout à travers pays, elle s'était hâtée en grand souci, et même en grand remords. Sans cesse allant, comme si elle volait, au milieu des étangs, des bocages, elle songeait au malheur qui devait suivre le moindre retard.

Et voilà qu'auprès de la porte, le grand rosier qui était l'âme de ces lieux semblait déjà flétri ... Tout languissant et comme brûlé par le gel.

Elle en reçut un coup au cœur. Car ce rosier, c'était celui de l'amitié ; et son dépérissement ne le marquait-il pas? L'amitié n'était pas allée à tout ce qu'elle

aurait dû être. Ces roses s'étaient défeuillées, sauf peut-être une ... Celle-là, Rose vitement la coupa.

Mais la bête n'apparut point.

Alors, le tremblement la prit. Prêtant l'oreille, elle entendit un peu de bruit, comme de quelqu'un qui s'essaie à bouger et qui gémit. Elle fit quatre pas du côté du jardin. D'autres gémissements lui vinrent. Elle avança de ce côté ; et près du puits-fontaine, elle aperçut la bête.

Mais en plus mauvais point encore que le rosier. Languissante, gisante et comme agonisante, prête à retomber dans ce puits d'où elle venait de sortir, sous les fougères. Sans forces, presque sans vie.

« Je viens prendre pardon de vous, dit Rose, le sang figé.

- Rose ! Ah, Rose, dit la bête, vois-tu que tu me fais mourir ?...

- Ne vous défiez pas de moi, vous n'en avez pas de raison. Et ne me veuillez pas de mal.

- Rose, je ne te veux pas de mal, mais vois où ton retard m'a mis ! Sais-tu que tu as pris mon cœur, et que loin de tes yeux, je ne saurai pas vivre ?

- Bête, ma bête, dit Rose, je suis là ! »

Elle avait le cœur si brûlant de compassion que ni crainte ni dégoût, à cette minute, ne tinrent. Comme elle voyait la bête souillée de bourbe, elle se penche, elle la prend entre ses bras pour la laver dans la fontaine.

Mais, ô la merveille ! Dès qu'elle l'a touchée de ses bonnes mains, dès qu'elle lui a fait cette charité d'amour, elle a devant elle, non plus la bête, mais un garçon qui sent son fils de roi, un prince rayonnant comme le jour. Rose le voit si beau qu'elle s'étonne, et même elle sent quelque chose de plus que de l'étonnement.

« Rose, dit le prince, en mettant le genou en terre, j'avais mérité qu'un mauvais sort tombât sur moi. Je ne rêvais que fêtes et batailles : à peine si je connaissais la pitié aux bons regards. Les mendiants me répugnaient tant avec leurs loques, avec leurs croûtes. Un jour que je m'étais ri d'un pauvre homme qui demandait son pain à cette porte, je me suis vu changé en bête. Mon château devait être ouvert à tout venant et lui offrir le manger et le gîte, tandis que je vivrais dans un trou de la terre. Cependant, devant la porte fleurissait un rosier d'amours : il faudrait que la première rose en fût portée à une belle qui fût la fille d'un pauvre homme; puis qu'elle acceptât de venir et enfin de faire charité de son cœur à la bête, qu'un jour elle la touchât de ses mains : mais d'elle-même, sans qu'elle en fût priée ! Sans qu'il lui répugnât ! Alors, le sort serait levé. Sinon, je mourrais sous figure de bête, et la belle, à qui la compassion n'aurait pas su grandir le cœur, mourrait aussi ... »

Mais il n'avait pas besoin d'en tant dire. Sans aucune envie de mourir, la Belle-Rose, comme lui, rayonnait.

Se tenant par la main, ils allèrent au rosier d'amours. Il avait reverdi, il avait refleurì. Cela montrait la grande amitié faite. Le rosier le disait, le rosier le chantait : Belle-Rose et la bête, le prince du château, la fille du pauvre homme étaient pour être tous les deux mari et femme.

Les père et mère, avec les sœurs vinrent pour les noces. Rose ensuite les garda près d'elle. Et le château pour tous les pauvres gens resta château du bon accueil.

Et tout l'âge de Belle-Rose et de son prince, le grand rosier près de la porte fleurit en arbre d'amitié, roses sur roses.